

Obsküre #29

Journaliste : Sylvain Nicolino

Bonjour Theo,

Bonjour Sylvain Nicolino.

Où vis-tu en ce moment ?

Paris.

Quelle incidence ça a eu sur la thématique de cet album et sur son enregistrement ?

Sur la thématique, très peu, voire aucune. Sur l'enregistrement, pas mal, étant donné que ça m'oblige à piocher mes collaborateurs en France. Ce n'est aucunement un problème, ça, parce que, même si, sur le plan musical, je me sens et me sentirai toujours étranger en France, je suis fort content de travailler avec les musiciens que j'arrive à embrigader ici.

Après avoir repris les Pistols, ce sont les Clash que tu reprends.

Le Clash. En anglais, c'est pas The Clashes !

Ta version est assez dingue, avec l'apport de l'harmonica...

Il y en a aussi dans la version originale.

et une batterie très dynamique.

Vive Bo Diddley ! (Et vive la batteuse Tatiana Mladenovitch qui a bien voulu m'aider à le canaliser). C'est un groove qui m'obsède : *Dac-que-dac-que-daaack que-dack-dack!*

Et si on faisait tout un album avec rien que ça, en gros, comme base rythmique unique ? Je prends !

Aujourd'hui y aurait-il quelqu'un au bout du fil si on appelait Robin des Bois ?

Yes, il y aura Barack Obama qui répond, mais les méchants dans mon pays demeurent encore trop nombreux, puissants et crétins – sans parler de la minorité d'hommes blancs en colère qui les encouragent – et il lui manque les flèches qu'il lui faudrait pour pouvoir les mettre hors d'état de nuire... pour l'instant.

Au-delà du plaisir sincère pris en jouant des titres qui te plaisent, as-tu pensé ce disque comme une tradition, une généalogie, un moyen de te faire découvrir par tes amours musicales et poétiques ? Plus simplement, as-tu pensé à un legs culturel ?

Parce que je suis vieux, c'est ça ? Oui, c'est ça... Je pense un peu au legs sans doute, oui, ou plutôt au manque de legs, et à comment ça ne changera pas grand chose, à comment ça ne marquera pas beaucoup l'histoire de la musique parce que si peu de gens vont finalement connaître mon travail. Il n'empêche que je ne peux pas arrêter. Il n'empêche que cet album, comme chacun de mes albums est conçu et enregistré pour être une espèce de chef d'œuvre qui aura autant de sens et d'intérêt (voire plus) dans cinquante ans qu'aujourd'hui. Sinon, quel intérêt de le faire?!? Le plaisir, je l'ai en le faisant, bien sûr, mais je l'ai aussi en l'écoutant, parce que c'est la musique que j'ai envie d'entendre.

Parce que c'est magique, la musique, comme l'est la nature. Comme l'est l'art.

Lors de l'enregistrement d'"Heroin", tu as une partie de guitare stupéfiante.

Le guitariste auto-didacte qui sait qu'il est né moins doué que bien d'autres vous remercie de le remarquer.

Quelle a été la part de lâcher-prise en studio ?

Pas énorme, mais toujours là... un peu. En fait, quand tu dis "studio", ce n'est pas la même chose aujourd'hui qu'autrefois pour moi. Je n'ai plus ce que j'avais avant qu'on finisse par comprendre, côté business, que mes disques n'allaient pas se vendre beaucoup.

Autrefois, avec Passion Fodder et même avec mes premiers disques solo, j'ai eu le temps et les studios qu'il me fallait. Mais c'est justement l'éducation acquise à cette époque,

sans oublier les avances technologiques – Pro Tools ! – qui me permet d’enregistrer et mixer aujourd’hui dans des conditions nettement moins confortables et ce, sans pour autant perdre en qualité du son ou de performance – au contraire – et sans jamais se refuser une partie de guitare (qui donne une impression de lâcher-prise !) si c’est nécessaire pour un titre.

[Avais-tu déjà repris certains de ces titres en concert auparavant ?](#)

Un peu. Très peu. Passion Fodder avait fait “Blank Generation” deux ou trois fois en rappel – au Bataclan, par exemple – et “I Fall to Pieces” et “Ruby”, joués plus proche des versions originales, figuraient dans une lecture en musique tirée de mon deuxième roman – *La Valse des affluents* – qu’on a fait il y a une douzaine d’années.

[En fouillant dans mes classeurs, je t’avais vu en 1996 \(15 mai\) à Paris, petite salle de l’Archipel et sur la playlist, j’avais noté trois titres inconnus à l’époque...](#)

Je ne sais pas ce qu’ils étaient – “He’ll Have to Go” ou “The Tennessee Waltz” peut-être ? “Smells Like Teen Spirit” ? Celle-ci, on l’avait fait en version valse plus qu’une fois dans cette période.

[C'est vraiment bien de proposer ta traduction des "Vieux Amants". L'appropriation \(déjà exceptionnelle sur le plan musical\) y gagne une chair, un effort assez rare. Étant bilingue, as-tu lu des livres en double version que tu conseillerais ? \(je viens juste de chroniquer une superbe édition d'un poème de Charles Plymell, d'où cette question\).](#)

Je pense n’avoir jamais lu de livre en double version, mais parfois je compare la traduction française à l’original du texte anglais pour voir combien on l’a trahit. On trahit beaucoup trop souvent... De la chanson de Brel, je connaissais deux traductions ; l’une était assez fidèle aux sens mais faible en poésie, l’autre nettement mieux sur le plan poétique, mais pas assez fidèle question sens. Mon désir – ma prétention ! – a été de combiner les deux, de rendre en anglais le sens émouvant de l’originale sans perdre pour autant la poético-musicalité de ces mots.

[Vous avez été les plus nombreux pour cette chanson en studio, pourquoi sur celle-ci en particulier ?](#)

Pas de raison particulière. Hasard. Chance. Inspiration. Rencontres... avec un formidable joueur de bandonéon – Pablo Gignoli – et une magnifique violoncelliste – Maëva Le Berre – par exemple. Sans oublier la voix en or de Gabriela Arnon.

["Danseuse" et "Song to the Siren" sont fortement retravaillées, les résultats sont surprenants et stupéfiants.](#)

C’est sûr que “Danseuse” est à 15 000 lieues de l’originale, mais pour moi – et j’ai peut-être tort – “Song to the Siren” est plutôt fidèle à l’essence de ce morceau de Tim Buckley. Tout en étant rockifiée, c’est bien tout à fait la même chanson.

[J'aime cette façon de voir l'hommage en rejetant l'idée de limites. C'est l'irrévérence punk qui vivifie et ressuscite les chansons, non ?](#)

Ce n’était aucunement une idée consciente. Dans mon esprit, c’était plutôt une histoire de rendre le mieux possible ces chansons, tout simplement, et je ne pouvais le faire qu’à ma manière,

[Il y a très peu de survivants dans les gens que tu reprends \(Richard Hell, Joni Mitchell, Bob Dylan, John Prine, Elvis Costello ; Mel Tillis est vivant, mais c'est à Johnny Darrell que tu pensais\).](#)

C’est drôle – et pas si drôle que ça – que dans ta liste, ils sont au moins quatre connus d’avoir frôlé la mort au moins une fois, Joni Mitchell le plus récemment.

D'abord, vas-tu leur envoyer tes reprises ?

As-tu leurs adresses ? Sur cette liste, je n'ai rencontré que Richard Hell.

Ensuite, est-ce que tu sens dans la reprise un moyen d'adresser un coucou spirituel à ces hommes et femmes ?

Sans doute, oui, maintenant que tu le dis comme ça. À John Prine et à Joni Mitchell – deux auteurs vraiment touchés par la grâce et assez peu connu par “mon public”, sans parler de mes amis – en particulier.

Pas forcément un sursaut religieux ou déiste, mais un moyen de penser à eux plus fortement encore ?

Oui... Et de prendre une chanson parfaite – parfaite dans l'écriture – et le rendre autrement. Mes versions de “Sam Stone” et de “Coyote”, quoique très loin de la VO, ont évidemment été faites avec avec amour et respect. “Coyote” – mais uniquement la version live que Mitchell fait avec The Band dans le film “The Last Waltz” – m'avait tant troublé que j'avais besoin de le posséder, et je pense que cet album de reprises a commencé lorsque j'ai tenté de l'apprendre.

"Saint-Louis Blues" est très travaillé dans son accompagnement, on y sent un esprit de groupe alors même que c'est un titre où il n'y avait que toi, Maëva et la fidèle Bénédicte Villain... Est-ce que tu sens toi aussi cet aspect "collectif" dans ce titre ?

Non, mais je veux bien que ça donne cette impression. En fait, c'est un morceau fabriqué élément par élément, chacun séparé. Si c'est réussi, c'est plutôt parce que, à l'arrivée ça sonne “organique”, qui est peut-être un peu cousin de l'effet “collectif” ? Sinon, Bénédicte et Maëva partagent une vraie qualité: leur savoir-faire indéniable ne les empêche pas d'inventer, ce qui n'est pas le cas pour tout ceux qui ont une telle maîtrise de leur instrument.

Bénédicte a-t-elle eu son mot à dire sur la sélection et les projets d'interprétation ?

Pas trop sur la sélection, non, plus sur l'interprétation.

De quelle manière ?

C'est essentiellement elle, la composition et l'arrangement de ses violons dans le Brel et le Buckley, par exemple ; elle s'y est vraiment appliqué, alors que sa partie sur “Heroin”, elle l'a torché ze fingers in ze nose. Elle était, en fait, un peu moins sollicitée sur ce disque-ci qu'elle l'est d'habitude, mais, en dehors de ses contributions en tant que musicienne, elle était encore là pour juger mes prises de voix, et même parfois pour me pousser à en refaire – à chanter mieux.

En dehors du nombre de ventes...

Nombre de quoi ? De ventes ? C'est quoi une vente ? Je ne me rappelle plus...

...vas-tu guetter les retours sur ce disque ?

Ni plus ni moins que d'habitude.

Est-il émotionnellement plus sensible que les disques que tu signes personnellement ?

Il l'est moins, pardi ! Ce ne plus mes propres mots que je chante. Mon implication, émotionnelle ou autre, est donc moindre, et c'est peut-être pour ça que le plaisir, pour moi, d'écouter ce travail et plus... directe. Et là, le simple fait d'en parler me donne envie encore, je l'avoue. Je vais mettre un casque – il est tard – et m'envoyer “Subterranean Homesick Blues” le plus fort possible tout de suite. Cette musique est faite pour qu'on l'écoute fort. Toujours. Please.